

# Gramsci et l'anarchisme

René Berthier  
Novembre-décembre 2025

Dans le contexte tumultueux qui a suivi la Première Guerre mondiale et la Révolution russe, la lutte des classes s'est intensifiée dans de nombreux pays, y compris en Italie, où l'ordre bourgeois était confronté à une crise profonde. En 1919-1920 eut lieu à Turin un mouvement d'occupation des usines qui représentait l'avant-garde de la lutte de classe dans toute l'Italie, mouvement qui échoua à cause de l'isolement des travailleurs turinois et du refus des syndicats et du parti socialiste de contribuer à l'extension du mouvement. Les représentants des grands groupes industriels (Agnelli, Pirelli, etc.) voulaient à tout pris conserver leurs monopoles tandis que les directions syndicales entendaient conserver l'équilibre des forces instauré dans les rapports de travail en préservant leur droit exclusif de représenter les travailleurs face au capital et à l'État.

Or que faisaient les conseils?

“Ils brisaient cet équilibre désormais éprouvé, il mettait en crise l'organisation capitaliste en dépoignant les organisations syndicales, en les remplaçant par une formule d'organisation ouvrière plus adaptée au moment révolutionnaire. Les réactions furent acerbes de la part des chefs d'entreprise et non moins celles des syndicats.”<sup>1</sup>

Antonio Gramsci et son équipe autour du journal *L'Ordine Nuovo* jouèrent un rôle clé dans l'essor du mouvement des conseils. Gramsci avait déjà rapporté les expériences des soviets dans les pages du journal tout au long de l'été. Il était persuadé qu'à Turin, l'énergie des masses prolétariennes devait simplement trouver une forme adéquate pour se manifester.

Il voyait dans les conseils d'usine le germe d'un futur État ouvrier. Pour lui, l'objectif n'était pas de s'emparer de l'État existant, mais de le remplacer par un

---

1 Giuseppe A. Manias, “Gramsci e il movimento anarchico nel periodo dell'*Ordine nuovo*”, file:///C:/Documents%20and%20Settings/a/Documenti/igs%20sardeg...4 di 6 10/07/2007 21.26

“véritable” État ouvrier, où la majorité de la population, composée de la classe ouvrière et des paysans pauvres, s’auto-gouvernerait à travers des conseils démocratiques.

C'est une période pendant laquelle l'Union syndicale italienne (USI), organisation syndicaliste révolutionnaire, connut une période de forte croissance, en particulier en raison des bouleversements sociaux et économiques qui suivirent la Première Guerre mondiale. À cette époque, les effectifs de l'USI étaient estimés à environ 300 000 membres. Cette période a été marquée par des revendications importantes pour les droits des travailleurs et une forte mobilisation syndicale.

C'est dans ce contexte que Gramsci ouvrit les colonnes de *L'Ordine nuovo* au dialogue avec les anarchistes. Il intervint parfois pour clarifier les positions du marxisme, qu'il considérait fondamentalement ouvertes aux éléments prolétariens de l'anarchisme, mais, comme tous les marxistes, il affichait une attitude paternaliste et n'entendait pas engager un dialogue d'égal à égal avec les anarchistes, estimant qu'il était nécessaire d'encourager leur intégration au sein du communisme.

Dans toutes les activités de *L'Ordine nuovo* et du groupe gramscien qui lui était associé, il y avait une volonté évidente de récupérer les anarchistes tout en dénonçant les limites de ce mouvement. Comme le souligne Pier Carlo Masini, Gramsci utilise l'adjectif *libertaire* pour exprimer sa réflexion sur certaines questions fondamentales:<sup>2</sup> dans *L'Ordine nuovo*, il reconnaît ainsi que les conseils d'usine ont une matrice libertaire.

“Dans la création historique tous les ouvriers sont libertaires, la méthode bolchevique est libertaire; les ouvriers russes sur la voie de la mise en œuvre communiste procèdent libéralement; le samedi communiste est une production libertaire, spontanée, de l'esprit révolutionnaire et en tant que tel est historiquement réel et comme tel le camarade Lénine l'a exalté. Les conseils d'usine à Turin ont été une création libertaire de la classe ouvrière; ils ont leur loi en eux-mêmes et, dans la mesure où ils répondent à une exigence vitale du prolétariat, dans la mesure où ils sont

---

2 Masini, P.C.: “Antonio Gramsci e *L'Ordine Nuovo* visti da un libertario”. L’Impulso. Lorsqu'un auteur marxiste dévie un peu de la stricte orthodoxie, il se trouve toujours quelqu'un pour lui trouver une petite tendance “libertaire”. Rosa Luxemburg a eu droit à ce traitement, alors qu'elle haïssait les anarchistes. Il a bien fallu que Gramsci y ait droit également. Je recommande à ce titre la thèse de Omer Moussaly, dont je ne partage pas le point de vue mais qui est très intéressante: *Influence du courant libertaire dans la pensée politique de Gramsci* (2013), Université du Québec à Montréal.

l'expression historique de forces et de volontés immanentes dans la classe ouvrière d'usine, Ils sont vivants et viables.”<sup>3</sup>

Les “samedis communistes” dont parle Gramsci furent instaurés par le pouvoir communiste en 1919 dans le cadre du communisme de guerre. Le premier samedi communiste panrusse eut lieu le 1er mai 1920. Le samedi étant un jour travaillé, ces activités avaient lieu ce jour-là en dehors de heures de travail. C'est également à cette époque, notamment lors du X<sup>e</sup> congrès du parti, que Trotski lance l'idée de militarisation du travail.

Si lors des premières années de la révolution russe les classes ouvrières de tous les pays connurent un enthousiasme compréhensible dû à l'absence d'information sur ce qui se passait réellement en Russie, en 1920 il était impossible d'ignorer la répression exercée par le pouvoir soviétique contre toute expression libre au sein de mouvement ouvrier.

Giorgio Sacchetti écrit que “Ce fut réellement une ‘brève illusion’ que celle des anarchistes concernant Octobre Rouge. Jusqu'à l'aube des années 1920, on peut dire que, pour ce qui concerne le mouvement ouvrier italien dans toutes ses composantes, ils étaient encore peu nombreux ceux qui avaient entrepris une critique sérieuse du bolchevisme”.<sup>4</sup> Parmi ceux-ci, citons Errico Malatesta et Luigi Fabbri dans le mouvement anarchiste.

“(...) Nous nous gardons bien d'émettre un quelconque jugement sur leurs intentions, que nous croyons honnêtes. Mais nous constatons encore une fois la contradiction irréconciliable entre les principes idéaux du socialisme et la conquête du pouvoir politique. [...] Si les rapports des journaux ne sont pas totalement mensongers, on répète à Petrograd l'erreur de la Commune de Paris contre la liberté de la presse, et l'erreur de la première révolution française, la persécution des révolutionnaires qui ne sont pas tout à fait d'accord avec le gouvernement...”<sup>5</sup>

Les voix qui se montraient sceptiques étaient peu nombreuses: “Il s'agit en grande partie de voix isolées, et souvent pas écoutées”, dit Giorgio Sacchetti: “Avec la majorité de ses dirigeants, la masse laborieuse semblait plutôt suivre de manière compacte le mythe révolutionnaire bolchevik.”

Parmi les militants qui ont pu constater la situation en Russie, il y avait Armando Borghi, qui s'est rendu dans le pays pour participer au congrès de fondation de l'Internationale syndicale rouge – voyage qu'il dut écourter à cause

3 Gramsci: *Cosa intendiamo per Demagogia?*”, 29 Agosto 1920, *L'Ordine nuovo*. Einaudi p. 411.

4 Giorgio Sacchetti, “Les anarchistes italiens et la Révolution russe”, numéro spécial du *Monde libertaire* sur la révolution russe, n°1790, 4 juillet 2017.

5 Luigi Fabbri, “I fatti di Russia”, *L'Avvenire Anarchico*, 1918.

des événements d'Italie. Précisons que dès la prise du pouvoir des bolcheviks, Borghi était en relation avec Zinoviev, Lénine et Boukharine. Ce n'est donc pas un observateur de seconde main.

## Préjugés

Le discours gramscien sur l'anarchisme est intéressant en ce qu'il révèle à la fois les préjugés du militant italien sur le mouvement libertaire (et syndicaliste révolutionnaire) et sa méconnaissance de la situation en Russie (ou le refus de la voir), en dépit du fait qu'il était impossible qu'un militant averti l'ignore, même si la masse de la classe ouvrière était maintenue dans l'ignorance.

Ainsi, écrire en août 1920, comme le fait Gramsci, que "la méthode bolchevique est libertaire" et que "sur la voie de la réalisation du communisme" les ouvriers "procèdent de manière libertaire" relève d'une attitude complètement décalée.

En août 1920 Gramsci écrit dans *Ordine Nuovo*:

"Quelle est la différence entre un anarchiste et un communiste marxiste? L'anarchiste ressemble à celui qui, avant de parler... regarde sa langue: il fait de la liberté un programme politique qui n'est tel que parce qu'elle ne peut être réduite à programme, c'est-à-dire qu'il appelle liberté l'arbitraire, en se confondant avec le chrétien ou avec le bourgeois libéral. Le communiste marxiste est un matérialiste de l'histoire: liberté signifie pour lui l'organisation des conditions dans lesquelles la liberté pourra être réalisée."<sup>6</sup>

Le propos est tout simplement incompréhensible. On croit comprendre ce qu'il veut dire lorsqu'il donne a contrario la version du "communiste marxiste" pour qui la liberté est liée aux conditions matérielles dans lesquelles elle pourrait être réalisée. *Mais les anarchistes ne disent pas autre chose*: Bakounine écrit que "la liberté des individus n'est point un fait individuel, c'est un fait, un produit collectif"<sup>7</sup>; "être libre dans l'isolement absolu est une absurdité inventée par les théologiens et les métaphysiciens"<sup>8</sup>. Ou encore, dans *Dieu et l'État*:

"On voit que la liberté, telle qu'elle est conçue par les matérialistes, est une chose très positive, très complexe et surtout

---

<sup>6</sup> Gramsci, "Cosa intendiamo per Demagogia?" 29 Agosto 1920, *L'Ordine Nuovo*. Einaudi, pp. 411-412.

<sup>7</sup> Bakounine, "Trois conférences aux ouvriers du val de Saint-Imier", éditions Stock, V, 318.

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 321.

éminemment sociale, parce qu'elle ne peut être réalisée que par la société et seulement dans la plus étroite égalité et solidarité de chacun avec tous.”<sup>9</sup>

Bien que Gramsci ait eu des critiques à l'égard du mouvement anarchiste de son époque, il est essentiel d'examiner la dimension libertaire de sa pensée indépendamment de ces critiques. Giuseppe Manias<sup>10</sup> suggère qu'il faut analyser la “matrice libertaire” de Gramsci sans se laisser influencer par les conflits historiques qu'il a pu avoir avec l'anarchisme: il s'agirait de reconnaître et d'explorer les éléments de liberté et d'émancipation présents dans la pensée de Gramsci, sans se focaliser sur ses désaccords avec l'anarchisme. En d'autres termes, le contenu des divergences de Gramsci avec l'anarchisme n'a pas à être examiné (des fois qu'on les trouverait injustifiés...); il y a chez le militant communiste italien un fondement néanmoins anarchiste en dépit du fait qu'il parle très souvent de dictature du prolétariat. On nous répond alors que lorsqu'il le fait il en donne une interprétation libertaire, puisque les organisations de base de la classe ouvrière exercent directement le pouvoir sous forme d’“autogouvernement des masses par leurs propres organes électifs”.

“Ce nouveau gouvernement prolétarien est la dictature du prolétariat industriel et des paysans pauvres, qui doit être l'instrument de la suppression systématique des classes exploiteuses et de leur expropriation. Le type d'État prolétarien n'est pas la fausse démocratie bourgeoise, forme hypocrite de la domination oligarchique financière, mais la démocratie prolétarienne qui réalisera la liberté des masses laborieuses; non pas le parlementarisme, mais l'autogouvernement des masses par leurs propres organes électifs; Non pas la bureaucratie de carrière, mais des organes administratifs créés par les masses elles-mêmes, avec la participation réelle des masses à l'administration du pays et à l'œuvre socialiste de construction. La forme concrète de l'État prolétarien est le pouvoir des conseils ou d'organisations similaires.”<sup>11</sup>

---

9 Bakounine, “Dieu et l'Etat,” Stock, IV, p. 282.

10 Giuseppe A. Manias, “L'esperienza dei consigli di fabbrica. Gramsci e il movimento anarchico nel periodo dell'Ordine nuovo”.  
[https://www.igsitalia.org/images/Allegati/Terzo\\_Convegno\\_Internazionale\\_IGS/manias.pdf](https://www.igsitalia.org/images/Allegati/Terzo_Convegno_Internazionale_IGS/manias.pdf)

11 Gramsci, A.: “L'internazionale comunista”, 24 Maggio 1919, L'Ordine nuovo. Einaudi,  
[https://www.abruzzoinmostra.it/letteratura/gramsci\\_09/scritti-politici-01-di-antonio-gramsci-pagt0235.htm](https://www.abruzzoinmostra.it/letteratura/gramsci_09/scritti-politici-01-di-antonio-gramsci-pagt0235.htm)

On croit lire *L'État et la révolution*, le livre avec lequel Lénine tenta d'amadouer les anarchistes russes (et il y a réussi, et pas seulement russes) en compilant toutes les citations vaguement libertaires dont Marx nous a gratifiés dans *La Guerre civile en France*.

Il ne fait pas de doute cependant que pour Gramsci les conseils ouvriers constituent le fondement de sa conceptions de la société socialiste, et dans ce sens il se rapproche du syndicalisme révolutionnaire pour qui l'organisation de classe du prolétariat (qu'il soit un conseil ouvrier ou un syndicat) représente le modèle de la société communiste; celle-ci, écrit-il dans *L'Ordine nuovo*, "ne peut être conçue que comme une formation naturelle adhérant à l'instrument de production et d'échange; et la révolution peut être conçue comme l'acte de reconnaissance historique du naturel de cette formation".<sup>12</sup> Cela ressemble fortement à un ralliement sans conditions au syndicalisme révolutionnaire. Est-ce sincère? Ou veut-il, comme Lénine, rallier à lui les anarchistes?

## Le mouvement des conseils, une irruption d'anarchisme

Le mouvement des conseils fut soumis à de violentes attaques et fut dénoncé comme une irruption d'anarchisme – une méthode habituellement employée par la social-démocratie européenne pour accuser tout mouvement révolutionnaire qui préconisait la grève générale. Les dirigeants social-démocrates allemands, inspirés en particulier par Engels, procédèrent ainsi pour justifier l'expulsion des anarchistes des congrès socialistes internationaux. C'est ainsi que Rosa Luxemburg fut qualifiée d'anarchiste, à son grand déplaisir, elle qui les haïssait.

"À l'époque, il était très courant, dans tout le mouvement réformiste européen, d'accuser d'anarchisme tout mouvement révolutionnaire, du spartakisme en Allemagne au bolchevisme en Russie: signe évident du rôle prépondérant que jouait alors l'anarchisme dans les luttes de classe."<sup>13</sup>

Même le groupe de Ordino Nuovo, ajoute Masini, et avec lui toute la section turinoise du Parti socialiste furent âprement critiqués, moins pour la présence des anarchistes dans le mouvement des conseils que pour leur "énergique défense du droit de tous les travailleurs, même non organisés syndicalement, de faire partie des Conseils".

---

12 Gramsci, A.: "Il partito e la rivoluzione", 27 Dicembre 1919, *L'Ordine nuovo*. Einaudi,

13 Masini, "Anarchici e comunisti nel movimento dei consigni a Torino", Quaderni di studi anarchici 3, page 13.

L'Ordine Nuovo répondait à ces critiques en dénonçant les responsables syndicaux qui cherchaient partout des adhérents, des suiveurs et non des militants déterminés à défendre et à affirmer concrètement dans l'usine les droits de leur classe.

Par la suite, avec l'aggravation des tensions entre la gauche, le centre et la droite au sein du Parti socialiste, la polémique s'est étendue et approfondie jusqu'au Congrès de Livourne, qui a toutefois vu le réel contraste entre la gauche et la droite faussé par la question formelle de l'adhésion ou non à l'Internationale de Moscou, à laquelle anarchistes et syndicalistes révolutionnaires étaient opposés.

La polémique fut en revanche plus riche au sein même du mouvement des conseils ou dans son entourage immédiat.

“En effet, au sein des groupes qui, avec l'*Ordine Nuovo* de Turin et *Il Soviet* de Naples, convergeaient vers la fondation du Parti communiste italien, et au sein des groupes qui se rassemblaient autour de l'U.S.I. (syndicaliste révolutionnaire) et de l'U.A.I. (anarchiste), le débat fut très vif et fructueux.”<sup>14</sup>

Il y avait une tendance, représentée par Angelo Tasca, qui entendait soumettre les conseils aux organisations syndicales, à quoi Gramsci s'est vigoureusement opposé. Il y a une polémique entre Tasca et l'anarchiste Garino au sujet de l'affirmation selon laquelle “la fonction principale du syndicat n'est pas de former la conscience du producteur chez l'ouvrier, mais de défendre les intérêts de l'ouvrier en tant que salarié”. Garino avait participé en décembre 1919 au congrès extraordinaire de la Confederazione del Lavoro de Turin et avait présenté une motion en faveur des conseils, considérés, “au regard des principes communistes anti-autoritaires, comme des organes totalement anti-étatiques et des cellules possibles de la future gestion de la production agricole et industrielle”.<sup>15</sup>

Gramsci commenta le point de vue de Garino:

“Lorsque Garino, syndicaliste anarchiste, présenta cette thèse lors du congrès extraordinaire de la Chambre du travail en décembre 1919, avec une grande efficacité dialectique et beaucoup de chaleur, nous, contrairement à notre camarade Tasca, fûmes très agréablement surpris et profondément émus.”<sup>16</sup>

---

14 Masini, *op. cit.*

15 Biographie de Maurizio Garino, biblioteca Franco Serantini, <https://www.bfscollezioneidigitali.org/entita/13535-garino-maurizio>

16 Gramsci, A.: “La relazione Tasca e il congresso camerale di Torino”, 5 Giugno 1920, *L'Ordine nuovo*. Einaudi, Torino, 1954. p.129-130.

Ainsi les points de vue de l'anarchiste Garino et du marxiste Gramsci convergent relativement puisque le second conçoit le conseil d'usine comme le début d'un processus "qui doit nécessairement conduire à la fondation de l'État ouvrier". Certes fonder un État ouvrier n'entre pas dans le projet de Garino, mais malgré leurs divergences sur ce point, les deux hommes voient dans le conseil d'usine l'organisation de classe qui doit préfigurer l'organisation de la société émancipée.

Le 5 juin 1920, *L'Ordine Nuovo* publie deux articles de Gramsci, "Il Consiglio di fabbrica" et "La relazione Tasca e il congresso camerale di Torino", ainsi qu'un article de Tasca lui-même, dans lequel ce dernier affirme que Gramsci déduit sans justification que Conseil d'usine = Soviet; Tasca propose plutôt une autre identité, celle de Syndicat = Conseil d'usine. En réalité, il s'agit "d'un organisme unique, car le conseil n'est que l'expression de l'activité syndicale sur le lieu de travail, et le syndicat est l'organe global qui regroupe les conseils par branche de production, en coordonnant et en réglementant leur action".

Le 15 juin, dénonçant l'éditorial de Gramsci sur le numéro précédent, Tasca affirme, avec quelque raison:

"Il y a dans cet article une description du concept prudhonien 'l'atelier se substituera au gouvernement', et la conception étatique qui y est véhiculée est anarchiste et syndicaliste, non marxiste [...]. L'État communiste est formé par les Soviets, les Conseils ouvriers et paysans, Ce sont des organismes de type 'volontaire', qui seuls, par leur nature volontaire, peuvent nous donner un État. Le Conseil d'usine n'est que l'antithèse du pouvoir capitaliste, tel qu'il le trouve organisé sur le lieu de travail, c'est sa négation, et en tant que tel il est incapable de le surmonter".<sup>17</sup>

Tasca considère que Gramsci a une conception abstraite et ahistorique des Conseils d'usine parce qu'il les considère comme l'origine de l'État ouvrier. Gramsci, dit-il "a répété l'erreur du syndicalisme, en l'aggravant, parce que les syndicats d'industrie sont, plus que des conseils d'usine, aptes à la gestion directe de la production". Tasca ajoute que le programme syndicaliste [révolutionnaire] avait une méthode, l'action directe, "méthode qui manque absolument au 'programme' du camarade Gramsci".<sup>18</sup>

---

17 Cité par "Storia della Sinistra comunista Vol. II - Parte quarta. Dal Congresso di Bologna del PSI al Secondo Congresso dell'Internazionale Comunista", [https://www.quinterna.org/archivio/1952\\_1970/storia\\_sinistra\\_2\\_04.htm](https://www.quinterna.org/archivio/1952_1970/storia_sinistra_2_04.htm)

18 [https://www.quinterna.org/archivio/1952\\_1970/storia\\_sinistra\\_2\\_04.htm](https://www.quinterna.org/archivio/1952_1970/storia_sinistra_2_04.htm)

On voit clairement qu'il existait dans la gauche socialiste italienne un courant quelque peu hérétique de la révolution, qui insistait sur l'idée que les organisations de classe (c'est-à-dire regroupant les travailleurs sur la base de leur fonction dans le processus de production) constituaient une préfiguration de la société de demain qui rapprochait le incontestablement du syndicalisme révolutionnaire.

Cependant, le naturel revient vite au galop. Le 9 octobre 1920 Gramsci écrit dans *L'Ordine Nuovo*:

“Les tendances syndicalisantes<sup>19</sup> de L'Ordre nouveau sont elles aussi un mythe. Nous avons simplement tort de croire que seule la masse peut mener à bien la révolution communiste; ni un secrétaire du parti ni un président de la république ne peuvent y parvenir à coups de décrets; il semble que c'était aussi l'opinion de Karl Marx et de Rosa Luxemburg...”

Rappelons qu'à la même époque Lénine faisait remarquer que si on donnait tout le pouvoir aux soviets, il s'était interrogé: “Alors, à quoi sert le parti?”

Le 27 mars 1920, *L'Ordine nuovo* publie un manifeste “Pour le congrès des conseils d'usine. Aux ouvriers et paysans de toute l'Italie”. Le lendemain, les industriels turinois proclament le lock out.

Le 3 avril 1920, Gramsci publie dans *L'Ordine Nuovo* son “Discours aux anarchistes”<sup>20</sup> dans un contexte social extrêmement tendu.

Le 4 avril 1920 Gramsci est réélu à la commission exécutive turinoise du PSI.

Le 13 avril la grève générale est proclamée, qui se termine le 24 avec une victoire substantielle des industriels.

Le 23-28 juin, le congrès de la bourse du travail de Turin approuve le rapport de Tasca sur les conseils d'usine et dans les mois suivants se développe le conflit entre Gramsci et Tasca sur la fonction et l'autonomie des conseils.

En septembre, Gramsci participe au mouvement pour l'occupation des usines et se rend également à Milan. En octobre, il travaille à la fusion des différents groupes (abstentionniste, communiste électoraliste et “éducation communiste”) de la section turinoise du PSI et en novembre, il participe au congrès d'Imola au cours duquel se constitue officiellement la fraction communiste du PSI. *Ordine Nuovo* – organe des communistes turinois – cesse de paraître; l'édition turinoise de *Avanti!* en prend la tête et la direction de *Ordine nuovo* est confiée à Gramsci: le journal sort sous forme quotidienne le 1er janvier 1921.

---

19 “Sindacalistegianti” dans le texte italien.

20 Gramsci, A., “Discorso agli anarchici”, 3-10 avril 1920, *L'Ordine Nuovo*. Einaudi, p. 396 sq.

Le 21 janvier au XVII<sup>e</sup> congrès du PSI à Livourne les délégués de la fraction communiste délibèrent sur la constitution du Parti communiste d'Italie – Section de la III<sup>e</sup> Internationale. Gramsci fait partie du comité central.

Pendant le “biennio rosso” – les deux années rouges –, les anarchistes avaient activement participé au mouvement populaire et ouvrier, se confondant avec lui, puis s’en distinguant. Ils sont présents dans les premières émeutes contre la vie chère, comme dans les conseils d’usine. L’influence de la Révolution russe est évidente.

En mars 1920 le groupe libertaire turinois (Maurizio Garino et Pietro Ferrero) signe le manifeste d’Antonio Gramsci publié par *l’Ordine nuovo*<sup>21</sup>. Les premiers actes consistants de différenciation, annoncés déjà par le congrès anarchiste régional émilien-romagnol (14 septembre 1919), se situent dans la première moitié environ de 1920, quand se fait sentir le travail de clarification de Malatesta et de Fabbri.

“C'est, du reste, le moment où le mouvement anarchiste connaît une croissance autonome que l'on pourrait qualifier de massive, à l'intérieur ou en marge de la vague générale et de l'avancée populaire qui continue à caractériser la situation sociale du pays. Pour la première fois, en effet, les anarchistes pourront disposer, à partir du 26 février 1920, d'un journal de petit format, mais quotidien, *Umanità nova*, alors qu'auparavant les tentatives faites en ce sens par *L’Agitazione* (en 1898) et *La Protesta umana* de Milan (en février-mars 1919) n'avaient été qu'épisodiques et éphémères.”<sup>22</sup>

Malatesta est au centre de l’initiative, soutenue, appuyée, favorisée par un groupe assez nombreux; il est au centre aussi de la rectification des orientations qui prédominera au congrès national de Bologne (1-4 juillet), au cours duquel se constitue ou se reconstitue l’Union anarchiste italienne qui naît sur la base d’un “Programme” ou déclaration de principes rédigée par lui et d’un “Pacte d’Alliance” élaboré par Luigi Fabbri (25)

## Le “Discours aux anarchistes”

Dans le “Discours aux anarchistes”, Gramsci soulève la question du rapport entre le parti socialiste et le mouvement anarchiste et, sans ménager les critiques

---

21 “Per il Congresso dei Consigli di Fabbrica. Agli operai e contadini di tutta Italia”, in *L’Ordine nuovo*, 27 mars 1920. Da “Il Soviet” del 4 gennaio, 11 gennaio, 1 febbraio, 8 febbraio, 22 febbraio 1920.

22 Enzo Santarelli, “L’Anarchisme en Italie”, *Le mouvement social* n° 83, avril-mai 1973.

envers celui-ci, il entend dépasser le problème en le situant en termes d'unité ouvrière et d'unité d'action. Comme c'est souvent le cas, les reproches qu'il fait sont des reproches qu'il pourrait adresser à son propre mouvement: les anarchistes italiens sont "présomptueux", "toujours été persuadés d'être les dépositaires de la vérité révolutionnaire révélée". Ils sont d'autant plus présomptueux que depuis la révolution russe ils se sont emparés de "certains points fondamentaux de la doctrine marxiste" et qu'ils les divulguent "de manière élémentaire et pittoresque au milieu des masses ouvrières et paysannes".<sup>23</sup>

Gramsci reproche aux anarchistes de ne pas reconnaître l'importance de l'État dans la construction du socialisme; il les accuse de mener une forme de subversion primitive et inefficace, au nom d'une utopie qui se rapproche objectivement du libéralisme bourgeois. Dans ses *Écrits de prison*, il reprend ces mêmes idées, de manière plus allusive: on y trouve de nombreux passages sur l'individualisme, l'arditisme,<sup>24</sup> le syndicalisme théorique et le volontarisme, ainsi que des mentions récurrentes de l'adjectif "anarchiste", utilisées dans divers contextes mais toujours avec une connotation péjorative.

Gramsci pose cependant une question judicieuse aux anarchistes: pourquoi, alors qu'ils sont les "dépositaires de la vérité révolutionnaire révélée" ... "la majorité du prolétariat italien a-t-elle toujours suivi le Parti socialiste et les organismes syndicaux alliés du Parti socialiste?" Pour répondre à cette question, il faudrait que les anarchistes reconnaissent "qu'il ont eu tort quand... ils avaient raison" et qu'ils admettent que "la vérité absolue ne suffit pas pour entraîner les masses à l'action".

---

23 "Discorso agli anarchici e Soviet e consigli di fabbrica", 3-10 aprile 1920, *L'ordine Nuovo*, Einaudi, p. 396 sq.

24 Les "Arditi del Popolo" étaient une organisation paramilitaire d'anciens vétérans de la Grande Guerre, fondée à Rome le 17 juin 1921 par le vétéran de guerre lieutenant des Arditi et anarchiste Argo Secondari et des combattants qui avaient servi dans les unités d'assaut. Les Arditi, depuis leur fondation, étaient un mouvement de combattants hétérogène, qui réunissait entre ses rangs révolutionnaires, anarchistes, républicains, communistes et anticapitalistes. Les Arditi del Popolo ont été parmi les premières organisations italiennes antifascistes, ramifiées dans de nombreuses sections, bataillons et unités sur tout le territoire national, visant à protéger la population (surtout les ouvriers, les prolétaires et les couches les plus faibles de la société) de la violence des fascistes.

Pendant le conflit, une forte camaraderie élitaire s'est consolidée au sein des Arditi, caractérisée par l'habitude d'un usage désinvolte de la violence et du mépris des règles. Avec la fin des hostilités et le retour à la normalité civile, les Arditi démobilisés dirigèrent leur violence contre ceux qui avaient été neutralistes pendant la guerre, mais aussi contre les institutions et la grande bourgeoisie, en les identifiant comme les principaux adversaires de la patrie pour laquelle ils se sont battus. Le mouvement finit par se rapprocher du fascisme.

Selon Gramsci les anarchistes italiens doivent abandonner leur quête de vérité absolue pour comprendre que la mobilisation des masses nécessite des actions concrètes. Le Parti socialiste a évolué avec le prolétariat et a développé une doctrine originale, tandis que les anarchistes restent figés dans leurs certitudes. En réfléchissant, ils pourraient constater que la véritable liberté de la classe ouvrière s'est toujours manifestée à travers le Parti socialiste plutôt que dans les groupes libertaires.

Il est curieux que dans son “Discours aux anarchistes” le révolutionnaire italien ne fasse pas mention des syndicalistes révolutionnaires. Cela est peut-être dû au fait qu'il considère que l'anarchisme “n'est pas une conception qui soit le propre de la classe ouvrière et de la seule classe ouvrière” (en quoi il serait tout à fait en accord avec Malatesta...)

Ainsi Gramsci opère-t-il un glissement dans la définition de l'anarchisme, qui serait, selon lui,

“la conception subversive élémentaire de toute classe opprimée et il est la conscience diffuse de toute classe dominante. Puisque toute oppression de classe a pris forme dans un État, l'anarchisme est la conception élémentaire qui pose dans l'État en soi et pour soi le motif de toutes les misères de la classe opprimée.”

Selon cette approche, une classe dominée qui devient classe dominante réalise sa propre conception anarchiste “parce qu'elle a réalisé sa propre liberté”: le bourgeois était anarchiste avant de conquérir le pouvoir et avant qu'il n'impose un État protecteur du capitalisme. Il reste anarchiste après sa révolution, car les lois de l'État lui sont favorables. Cependant, après la révolution prolétarienne, il réalisera que l'État devient une contrainte, hostile à ses intérêts, car l'État ouvrier limitera sa liberté d'exploiter le prolétariat et défendra un nouveau mode de production, éliminant toute possibilité de renaissance du capitalisme. Ce type de raisonnement frise la sophistique et n'a aucun fondement historique et vise manifestement à récuser toute valeur normative à l'anarchisme: en effet, Gramsci conclut sa “démonstration” délirante en reconnaissant que “la conception propre à la classe bourgeoise n'a pas été l'anarchisme, elle a été la doctrine libérale, de même que la conception propre à la classe ouvrière n'est pas l'anarchisme mais le communisme marxiste.”

## **L'anarchisme, conception marginale de toute classe opprimée**

Pour Gramsci, l'anarchisme est la conception marginale de toute classe opprimée (même la bourgeoisie lorsqu'elle n'était pas dominante); en revanche, la “conception déterminée de la classe ouvrière moderne”, c'est le marxisme, et

lui seul. On retrouve, sous une forme certes plus élaborée, le sempiternel argument marxiste qui veut que l'anarchisme soit la doctrine de la petite bourgeoisie ou des couches marginales de la société. Sur ce point, Gramsci n'invente au fond pas grand chose.

Dans son “Discours”, Gramsci s’interroge: Est-il possible de parvenir à une entente dans le désaccord polémique entre communistes et anarchistes?

“C'est possible pour les groupes anarchistes formés d'ouvriers conscients de classe; ce n'est pas possible pour les groupes anarchistes d'intellectuels, professionnels de l'idéologie. Pour les intellectuels, l'anarchisme est une idole; c'est une raison d'être de leur activité particulière présente et future: l'État ouvrier sera effectivement pour les agitateurs anarchistes un 'État', une limitation de liberté, une contrainte, comme pour les bourgeois. Pour les ouvriers libertaires, l'anarchisme est une arme de lutte contre la bourgeoisie (...). Pour les ouvriers anarchistes, l'avènement de l'État ouvrier sera l'avènement de la liberté de classe et donc aussi de leur liberté personnelle; ce sera la voie ouverte à toute expérience et à toute tentative d'application positive des idéaux prolétariens; le travail de création révolutionnaire les absorbera et en fera une avant-garde de militants dévoués et disciplinés.”

Gramsci ajoute que les anarchistes veulent être flattés comme champions du révolutionarisme et de la cohérence théorique absolu. Et il conclut en disant:

“Nous sommes convaincus que pour la révolution en Italie, la collaboration entre socialistes et anarchistes est nécessaire, collaboration franche et loyale de deux forces politiques, basée sur des problèmes concrets prolétariens; nous croyons cependant nécessaire que les anarchistes soumettent aussi leurs critères tactiques traditionnels à une révision, comme l'a fait le Parti socialiste, et qu'ils justifient leurs affirmations politiques par des motivations actuelles, déterminées dans le temps et dans l'espace. Les anarchistes devraient être plus libres spirituellement: c'est une prétention qui ne doit pas sembler excessive à ceux qui affirment vouloir la liberté et rien d'autre que la liberté.”<sup>25</sup>

En somme, Gramsci veut séparer les “ouvriers” des “intellectuels”, récupérer les premiers et écarter les seconds, comme l’explique Emmanuela Minuto<sup>26</sup>:

---

25 Gramsci, “Discorso agli anarchici”— 3-10 avril 1920, *L'Ordine nuovo*. Einaudi, pp. 396 sq.

“Pendant le *biennio rosso*, comme on le sait, les ‘idéologues de l’anarchisme’ ont constitué pour Gramsci et le périodique une cible presque hebdomadaire dans une bataille léniniste visant à récupérer au communisme en premier lieu les ouvriers anarchistes, les séparant définitivement de leurs ‘chefs’. La conviction d’une adhésion généralisée à l’idéal anarchiste alimentait des attaques impitoyables contre des personnages comme Gori, Malatesta, Luigi Molinari et Fabbri. Tous se voyaient accusés de puérilité, de ‘phraséologie ampoulée’, de ‘frénésie bavarde’, d’‘enthousiasme romantique’ ou encore de ‘débauche phraséologique’<sup>27</sup> construite autour non d’une doctrine, mais d’un répertoire d’aphorismes’, de ‘jugements généraux’, d’affirmations péremptoires<sup>28</sup>. Dans la perspective gramscienne, même ultérieure, le combat contre le primitivisme culturel et linguistique des ‘chefs’ démagogues anarchistes, qui se distinguaient des véritables révolutionnaires, s’accompagnait d’une opposition au populisme anti-étatique. Ce dernier était associé à un internationalisme perçu comme un vague ‘cosmopolitisme’ d’inspiration médiévale et catholique.”<sup>29</sup>

Gramsci reproche aux “intellectuels” du mouvement anarchiste, c’est-à-dire à leurs “chefs”, leur “parolaismo”, en gros leur bavardage et le fait de parler dans le vide. Dans l’article “Libertà per tutti, se cosi almeno vi pare!”, écrit pour *L’Ordine Nuovo* du 23 novembre 1921, Gramsci ne cherche plus à amadouer les anarchistes, il polémique violemment contre Errico Malatesta, Luigi Fabbri e Armando Borghi, soulignant la distance qui sépare communisme et anarchisme.

Et il n'est pas tendre:

“Les chefs de l’anarchisme italien ont toujours davantage stimulé notre curiosité archéologique et folklorique que notre attention de critiques et de politiques. [...] Les chefs anarchistes parlent de liberté en général et de liberté en particulier: en vérité,

---

26 Emmanuela Minuto, “Internazionalismo, transnazionalismo e patriotismo, biografie e narrazioni di due leader anarchici (1893-1932)”, [https://arp1.unipi.it/retrieve/e0d6c92e-b7ee-fcf8-e053-d805fe0aa794/ PDFsam\\_TT181\\_Aglietti\\_pdf-1.pdf](https://arp1.unipi.it/retrieve/e0d6c92e-b7ee-fcf8-e053-d805fe0aa794/ PDFsam_TT181_Aglietti_pdf-1.pdf)

27 Gramsci, “Lo Stato e il socialismo”, *L’Ordine Nuovo*, 26 giugno-5 luglio 1919.

28 “Socialisti e anarchici”, *ibidem*, 20-27 settembre 1919.

29 “Mais où se trouvait la base matérielle de cette culture italienne ? Elle ne se trouvait pas en Italie. Cette ‘culture’ italienne est la continuation du ‘cosmopolitisme’ médiéval lié à l’Église et à l’empire, conçus comme universels.” Gramsci, *Quaderni del carcere*, vol. I, *Quaderni* 1-5 (1929-1932), p. 325.

ils ignorent ce qu'est la liberté de l'une et de l'autre catégorie.  
Leur cerveau est rempli de lieux communs.”<sup>30</sup>

Commençons par Malatesta: il est “le prototype du ‘petit garçon’ lecteur de romans policiers à l’imagination truculente et lugubre, avec un cerveau rempli de lieux communs”; “il se croit autorisé à porter n’importe quel jugement sur le parti communiste et à exprimer n’importe quelle critique à l’égard des communistes, mais si les communistes lui répondent du tac au tac, il s’offense, crie, tempête et gémit de manière pathétique.” Gramsci reproche à Malatesta de dire que les communistes sont “des gens qui attendent de pouvoir menotter, juger et... fusiller Malatesta et ses admirateurs”, d’être des “fournisseurs de chair humaine aux galères et aux gibets, tyrans bolcheviques, des gens qui ont la vocation de faire de vrais policiers!” Manifestement, Malatesta était mieux au courant que Gramsci de ce qui se passait en Russie...

En résumé, Gramsci revendique le droit de ne pas considérer Malatesta comme le “guide spirituel du prolétariat italien” et de le cataloguer parmi “les curiosités archéologiques et folkloriques de notre pays, si riche en curiosités et en belles traditions populaires.”

Gramsci s’en prend ensuite à Luigi Fabbri, qu’il aime sans doute encore moins que Malatesta: “connu sous le sinistre surnom de ‘Catilina’,<sup>31</sup> écrit-il, Fabbri est le prototype du théologien de paroisse rurale. Malatesta traite un sujet en vingt lignes ‘pittoresques’: Luigi Fabbri dilue ces vingt lignes en vingt articles de 200 lignes chacun, de longues tirades sans queue ni tête, où la ‘simplicité’ ne consiste qu’en ce fait: les choses réellement simples, et donc celles que Fabbri pourrait facilement comprendre, sont noyées dans un flot de mots, de liens logiques inutiles, de démonstrations oiseuses...”

Mais c’est sans doute Armando Borghi qui subit l’ire la plus virulente de Gramsci: Armando Borghi “est le frère siamois de Giacinto Menotti Serrati<sup>32</sup>: un homme sans caractère, menteur et déloyal, de la lignée de Maramaldo.”<sup>33</sup> Le

---

30 “Libertà per tutti, se così almeno vi pare!”, *L’Ordine Nuovo*, 23 novembre 1921.

31 Catalina était l'auteur d'une vaste conspiration que Cicéron fit échouer. Le mot désigne un conspirateur, un perturbateur.

32 Les relations entre Gramsci et Serrati illustrent les luttes internes du mouvement socialiste et communiste en Italie, où des visions divergentes du socialisme conduisirent à des tensions et des divisions. Gramsci représente une approche plus innovante et culturelle, tandis que Serrati incarne des traditions plus anciennes et des stratégies politiques différentes. Gramsci critiquait Serrati pour son manque d'audace et son approche plus institutionnelle du socialisme.

33 Le terme “Maramaldo” est souvent associé à un personnage de la comédie italienne; c'est une figure littéraire qui symbolise la trahison et la lâcheté. Dans le contexte des années 1920, ce nom a été utilisé de manière péjorative pour désigner des personnes qui, par opportunisme ou lâcheté, se sont alliées aux puissants, en particulier pendant la montée du fascisme et la période de l'après-guerre. Les opposants au

sujet de discorde entre les deux hommes est cette fois-ci vraiment sérieux, il touche à l'Internationale communiste et à l'Internationale syndicale rouge.

Armando Borghi était arrivé à Moscou un peu après le début des travaux de l'Internationale, précédé par les représentants de la centrale réformiste, la CGL. Depuis plusieurs mois, l'Union syndicale italienne avait adressé un courrier aux dirigeants bolcheviks pour leur faire savoir qu'elle souhaitait adhérer à la III<sup>e</sup> Internationale. Or, à sa grande surprise, Borghi se rendit compte que personne n'était apparemment au courant. Angel Pestaña, le représentant de la CNT espagnole, alla se renseigner et on lui déclara à chaque fois qu'on ne savait rien et que par conséquent l'USI ne pouvait pas participer aux travaux de l'Internationale. Pestaña commenta: "Plus tard j'ai su que oui, ils le savaient, mais, pour les raisons que j'ignore, ils l'avaient caché."

En revanche, la CGL, la centrale réformiste italienne, était bien là, représentée par D'Aragona. Naïvement, Borghi demanda que la CGL soit exclue à cause de son "caractère réformiste et de collaboration de classes" et de "l'influence prépondérante en son sein des socialistes italiens de droite", alors que l'Union syndicale italienne "maintenait vif l'esprit de classe, ne collaborait avec aucun organe représentatif de la bourgeoisie, et pour le soutien qu'elle apporta dès le premier jour à la révolution russe".

Pestaña ajoute que la demande de Borghi fut rejetée et que Borghi demanda son aide.

"Je me mis à sa disposition, bien que sans illusions, sachant ce qu'ils avaient fait pour la Confédération, et un devoir de réciprocité m'obligeait à lui prêter main-forte; je décidai naturellement de lui accorder l'aide qu'il m'aurait donnée sans hésiter si cela nous était arrivé à nous.

"J'invitai à ce que, d'un commun accord, nous envisagions toutes les solutions qui pouvaient être acceptées avant d'arriver à la rupture définitive. La principale concession que je pouvais faire – dis-je – est d'être admis dans l'organisation de la Conférence dans les mêmes conditions que le Confederazione del Lavoro."  
(Pestaña, *Memorias*.)

Le mouvement des occupations d'usines en Italie fit écourter le séjour de Borghi; cependant, malgré la brièveté de son séjour en Russie, il en avait suffisamment vu pour se faire une opinion.

La clé de cette affaire se trouve dans la politique du "Front unique" que les bolcheviks voulaient instaurer. Si au début les bolcheviks avait compté sur

---

régime fasciste, comme certains anarchistes et socialistes, utilisaient ce terme pour critiquer ceux qui collaboraient avec le régime ou qui adoptaient des comportements jugés indignes.

l'appui des organisations révolutionnaires internationales, ils firent cependant le constat que la révolution en Europe avait subi un coup d'arrêt; il s'agissait désormais d'inciter les partis de gauche à participer aux élections et à pénétrer les organisations de masse, réformistes, de la classe ouvrière pour tenter de rallier les travailleurs au communisme. En outre, les organisations révolutionnaires qui se battaient sur le terrain syndical, dans les entreprises, n'avaient plus de raison d'être sans la mesure où, après la publication des 21 conditions d'admission à l'Internationale communiste, les fractions communistes dans les syndicats réformistes et les cellules communistes dans les entreprises devaient les remplacer. En effet, la 9<sup>e</sup> condition d'admission des partis à l'Internationale stipulait l'obligation de créer des cellules à l'intérieur des organisations syndicales dans le but d'en prendre le contrôle.<sup>34</sup>

Le Komintern demandait même aux organisations syndicalistes révolutionnaires de se dissoudre et d'inciter leurs militants à entrer dans les syndicats réformistes. Voilà pourquoi Borghi n'était pas le bienvenu et pourquoi la CGL l'était.

Or Gramsci s'en prend vigoureusement à Borghi pour ses positions sur le Komintern:

“Tout le monde savait depuis mars 1919, dit-il, que l'Internationale communiste était une organisation politique, une organisation de partis et de groupes politiques; tout le monde savait que les piliers de l'Internationale communiste étaient: la dictature prolétarienne, c'est-à-dire l'organisation d'un État ouvrier centralisé et contrôlé par le Parti communiste; le pouvoir industriel entre les mains non des syndicats (c'est-à-dire non aux fonctionnaires syndicaux) mais aux Conseils économiques populaires centralisés dans un Conseil économique national; la création d'une armée rouge régulière et non la défense de la révolution confiée à l'initiative d'individus ou de bandes désorganisées de partisans. Armando Borghi connaissait ou, du moins, avait le devoir de connaître ces choses. Il adhéra à

---

34 “Tout parti qui désire appartenir à l'Internationale communiste est tenu de mener systématiquement et sans faiblesse une action communiste au sein des syndicats, des coopératives et des autres organisations ouvrières de masse. Il est indispensable d'y constituer des cellules communistes qui, par un travail constant et opiniâtre, doivent gagner les syndicats à la cause du communisme. Ces cellules sont tenues, à chaque moment du travail quotidien, de démasquer la trahison des social-patriotes et les hésitations du 'centre'. Elles doivent être entièrement subordonnées au parti dans son ensemble.”

l'Internationale communiste, il fit adhérer à l'Internationale politique l'Union syndicale qu'il dirigeait.”<sup>35</sup>

Exammons le propos de Gramsci point par point à la lumière des faits, dont ce dernier ne semble pas avoir connaissance:

1. Tout le monde savait depuis mars 1919 que l'Internationale communiste était une organisation politique, une organisation de partis. C'est exact, mais dans la période “ascendante” (très courte il est vrai) de la révolution, partis et syndicats révolutionnaires étaient admis à l'IC. Dans la période “descendante”, où la perspective révolutionnaire est passée, il s'agit de pénétrer les organisations syndicales réformistes. La création de l'Internationale syndicale rouge avait pour objet d'attirer les organisations syndicales, et pendant un moment la direction bolchevique a donné l'illusion d'accepter quelques concessions aux syndicalistes révolutionnaires sur la question de l'indépendance syndicale. C'est ainsi que Lozovsky fut élu à la tête de l'ISR, un militant qui avait vécu en France et avait une vague aura “syndicaliste”, afin d'amadouer les syndicalistes révolutionnaires. Ces derniers crurent pendant un temps à la bonne foi des bolcheviks mais finirent par comprendre qu'il était impossible de négocier avec eux: c'est alors que fut décidée la création à Berlin d'une Internationale spécifiquement syndicaliste révolutionnaire: l'AIT seconde manière. Les choses ne sont donc pas aussi simples que ne le dit Gramsci.

2. La “dictature prolétarienne”. Cette question fit elle aussi l'objet de négociations avec les syndicalistes révolutionnaires, qui ne contestaient pas la nécessité de l'usage de la force pour préserver la révolution mais s'opposaient à l'idée de dictature d'un parti, sans obtenir de concession.

3. L’État ouvrier centralisé et contrôlé par le Parti communiste. Les syndicalistes révolutionnaires firent remarquer que ce concept était antagonique avec le slogan “tout le pouvoir aux soviets” grâce auquel les bolcheviks étaient parvenus au pouvoir.

4. Le pouvoir industriel entre les mains non des syndicats (c'est-à-dire non aux fonctionnaires syndicaux), mais aux Conseils économiques populaires centralisés dans un Conseil économique national.”

Au moment où Gramsci écrit, la moindre instance “populaire” du pays est contrôlée par le parti communiste à l'exclusion de tout autre:

– Décembre 1917: création de la Tchéka; janvier 1918: les élections dans les syndicats sont remplacées par les nominations par les instances du parti; les comités d'usine sont liquidés; les soviets sont épurés des partis non bolcheviks automne 1918;

---

35 “Libertà per tutti, se così almeno vi pare!”, scritto per l'Ordine Nuovo il 23 novembre 1921.

– Mars-août 1918: désarmement des gardes rouges; retrait de tout pouvoir aux soviets locaux; les membres des soviets sont nommés par l'appareil du parti; répression des SR de gauche et des anarchistes et suppression de leurs journaux.

5. Enfin, “la création d'une armée rouge régulière” opposée à “la défense de la révolution confiée à l'initiative d'individus ou de bandes désorganisées de partisans”. Aucun anarchiste n'a préconisé la défense de la révolution “à l'initiative d'individus”. Quant aux “bandes de partisans”, contrairement à ce que pense Gramsci, elles ont dans l'ensemble été très efficaces, et l'armée insurrectionnelle makhnoviste n'a pas été la seule; il y avait également la “Droujina” (bataillon de combat volontaire) de Maria Nikiforovna, qui joua un rôle décisif dans le combat contre les Russes blancs. Il est d'ailleurs difficile de qualifier l'armée makhnoviste de “bande armée” car elle présentait toutes les caractéristiques d'une véritable armée, avec état major, service de renseignements etc. La bataille de Peregonovka a été une vaste contre-attaque menée par Makhno contre les Russes blancs qui s'apprêtaient à prendre Moscou, coupant leurs lignes d'approvisionnement et provoquant la défaite de Dénikine. Ce fait est attesté par de nombreux historiens (David Footman, Colin Darch, Michael Malet, William Henry Chamberlin, Evan Mawdsley, Richard Pipes).

Pierre Broué, qu'on ne peut soupçonner d'antipathie à l'égard des bolcheviks, résume parfaitement la question: “Comment les bolcheviks pourraient-ils accepter la libre confrontation des idées et la libre compétition dans les élections aux soviets quand ils savent que les neuf dixièmes de la population leur sont hostiles”, et sachant par ailleurs que les mencheviks et les anarchistes représentent désormais “une force réelle parmi les ouvriers”?<sup>36</sup> On peut dire sans risque d'erreur qu'à partir de novembre 1918, la classe ouvrière russe est définitivement écrasée, ce que Gramsci, pourtant un dirigeant du parti, semble ignorer.<sup>37</sup>

## La réalité du pouvoir soviétique

La réalité du pouvoir soviétique, que critiquent Borghi et l'ensemble du mouvement syndicaliste révolutionnaire et anarchiste, montre une situation qui n'a rien à voir avec l'utopie communiste que Gramsci tente de véhiculer. Daniel Guérin vient au secours de Gramsci en écrivant qu'il “n'était pas assez au courant de l'évolution en Russie pour distinguer entre les soviets libres des premiers mois de la Révolution et les soviets domestiqués par l'État

---

36 Pierre Broué, *Le parti bolchevik*, éd. de Minuit, p. 156.

37 Pierre Broué, *Histoire du parti bolchevik*, éd. de Minuit, p. 156.

bolchevique”.<sup>38</sup> Il est difficile d’imaginer que le dirigeant d’un parti communiste ne soit pas au courant de ce qui se passait à ce moment-là en Russie.

Armando Borghi n'est pas seulement contre l'Internationale communiste parce que “politique” et “dictoriale”; il est également contre l'Internationale syndicale rouge. Gramsci lui reproche de faire “de la propagande contre les ‘tyrans bolcheviks’, contre la dictature qui étouffe la révolution”. Mais peut-on attendre d'une Internationale syndicale dont le siège est à Moscou, financée par Moscou, dont les fonctionnaires sont désignés par Moscou, qu'elle soit autre chose qu'un clone de l'Internationale communiste?

La critique de Gramsci contre Borghi relève de l'argument de cour de récréation: ce dernier est accusé de vouloir créer

“...des unions syndicales à l'infini pour être secrétaire à l'infini; il trouvera toujours que toutes les organisations dont il n'est pas le secrétaire ne sont pas vraiment révolutionnaires et vraiment prolétariennes. (...) Liberté pour tous, comme bon vous semble! Liberté pour Errico Malatesta de considérer les communistes comme des candidats aux métiers si infâmes et déshonorants de bourreau, de tortionnaire, de policier; et liberté aux communistes de considérer Malatesta comme une vieille galette. Liberté à Luigi Fabbri de faire la fontaine d'eau potable, et liberté aux communistes d'essayer d'éviter l'inondation et de ne pas boire. Liberté à Armando Borghi de faire le bouffon, et liberté aux communistes d'écrire qu'Armando Borghi est un bouffon.”<sup>39</sup>

On sombre dans le ridicule.

Dans la création d'une société communiste, pour Gramsci, les distinctions entre ouvriers disparaissent. “La société communiste ne peut être construite d'autorité, avec des lois et des décrets” dit-il, occultant tout ce qui se passait au même moment en Russie

Le dirigeant communiste Gramsci ne pouvait pas l'ignorer. Or il écrit encore que cette société communiste émergera “spontanément de l'activité historique de la classe travailleuse qui a acquis le pouvoir d'initiative dans la production industrielle et agricole et est portée à réorganiser la production sous des modes nouveaux... L'ouvrier anarchiste (au contraire de ses “chefs”), nous dit

---

38 Daniel Guérin, *L'anarchisme*, Paris, Gallimard, 1981, p. 152.

39 Gramsci, “Contro gli anarchici”: extrait de l'article “*Libertà per tutti, se così almeno vi pare!*”, écrit pour *L'Ordine Nuovo* le 23 novembre 1921, Gramsci polémique violemment contre Errico Malatesta, Luigi Fabbri et Armando Borghi, soulignant la profonde distance entre le communisme et les anarchistes.  
[http://www.aurorarivista.it/articolo.php?cat=storiaepolitica&id=173\\_contro\\_gli\\_anar](http://www.aurorarivista.it/articolo.php?cat=storiaepolitica&id=173_contro_gli_anar)

Gramsci, comprendra l'utilité d'un pouvoir centralisé qui lui garantiront la liberté acquise et qui stimulera la "création révolutionnaire". Rappelons que ce "Discours aux anarchistes" est rédigé en avril 1920.

Gramsci conclut son propos en disant être convaincu que "la révolution en Italie exige la collaboration entre socialistes et anarchistes, collaboration franche et loyale de deux forces politiques, basées sur les problèmes concrets du prolétariat" et que pour ce faire il faut que les anarchistes "soumettent leurs critères tactiques traditionnels à une révision, comme l'a fait le Parti socialiste, et qu'ils justifient leurs affirmations politiques par des motivations actuelles déterminées dans le temps et dans l'espace."<sup>40</sup>

Quelle est, en définitive, l'interaction entre Gramsci et l'anarchisme?

Daniel Guérin note qu'à l'époque de l'occupation des usines à Turin, Gramsci collaborait avec des syndicalistes dont certains s'identifiaient comme anarchistes; Guérin ajoute que Gramsci préférait travailler avec des révolutionnaires proches des ouvriers plutôt que d'accepter aveuglément le dogme réformiste du Parti socialiste. Un chapitre *L'Anarchisme* de Guérin<sup>41</sup> est dédié à cette collaboration entre Gramsci et les libertaires. On peut y lire:

"Certes, Gramsci laissait souvent l'épithète 'libertaire' revenir sous sa plume et avait rompu des lances avec Angelo Tasca, autoritaire invétéré, qui défendait une conception antidémocratique de la 'dictature du prolétariat', réduisait les conseils d'usine au simple rôle d'instruments du parti communiste et dénonçait même comme 'proudhonienne' la pensée gramsciste."<sup>42</sup>

Il ne fait pas de doute que Gramsci prônait la participation active des travailleurs dans les décisions qui les concernent, l'initiative révolutionnaire venant de la base, ainsi que la fusion entre théorie et pratique: cela suffit-il à l'inscrire dans une perspective libertaire – ou plutôt marxiste-libertaire, comme le voudrait Daniel Guérin? Les prises de position de Gramsci ont fluctué en fonction des circonstances et il a pu, une fois confronté au principe de réalité, prendre des décisions qui ne correspondaient pas au fond de sa pensée, lorsqu'il se cantonnait au rôle d'intellectuel, qu'il soit ou non "organique".

C'est dire que le désigner comme un "Lénine italien" est une absurdité, une "exagération insensée qui atteste une méconnaissance complète de Gramsci autant que de Lénine", écrit Maurice Vaussard dans *Le Monde* du 7 septembre 1955. Gramsci n'avait pas la trempe de Lénine, ni son cynisme, ni son

---

40 *Ibid.*

41 Daniel Guérin, *L'anarchisme*, Paris, Gallimard, 1981 (1965).

42 *Ibid.*, p. 152.

opportunisme politique, ni son absence totale d'empathie, et encore moins son génie tactique.

Si on peut souligner l'existence de tendances libertaires dans sa pensée, ces tendances se manifestent contre l'anarchisme réel – comme le faisait Marx.